

Sous la farce, les drames latinos

Pour « Trois cercueils blancs », parodie si juste de la vie politique colombienne, Antonio Ungar s'est beaucoup documenté – et empressé de tout oublier

ALINE BUREAU

NILS C. AHL

C'est avec une timidité têtue qu'il insiste plusieurs fois sur la dimension grotesque de son livre. Comme un étranger incertain de son humour en traduction, Antonio Ungar insiste: *Trois cercueils blancs* est « aussi une caricature, un livre drôle, n'est-ce pas ? » On le rassure. Pourtant, dans l'architecture complexe de ce roman de politique-fiction, la charge satirique n'est qu'un élément parmi d'autres – même si l'on sourit beaucoup. « J'ai mis du temps à l'écrire, confie-t-il. Je pense que c'était un sujet qui avait besoin de mûrir. C'était aussi un genre de livre qui n'existait pas comme tel dans la littérature colombienne, même si d'autres écrivains ont commis des livres sur la politique. » Il fait une pause. On croit deviner un clin d'œil: « Mais pas avec le même humour. » Décidément, il n'en démordra pas. On lui donne raison, cependant: la comédie porte le livre.

Trois cercueils blancs, deuxième roman traduit en français de l'écrivain colombien né en 1974 (après *Les Oreilles du loup*, Les Allusifs, 2008), est le récit d'un homme jeune et un peu paumé, qui vit avec son père dans un quartier pauvre d'une république latino-américaine imaginaire. José Cantoná ne se préoccupe que de ses cocktails et sa contrebasse, jusqu'au jour où le challenger à l'élection présidentielle, le champion des petites gens, Pedro Akira, est « revolverisé, bien contre son gré, alors qu'il dégustait des cannellonis imbibés de sauce napolitaine dans le restaurant italien Forza Garibaldi (fondé en 1967) ». Pour continuer la lutte, ses conseillers décident de lui substituer un sosie: José Cantoná. Imposteur et sauveur de la nation, ce dernier se prend au jeu – et le joue à la perfection, bien aidé par des litres d'alcool divers et sans craindre les mélanges les plus audacieux. Le reste est à l'avenant, jamais sérieux, jamais léger, dans un entre-deux qui mêle fiction politique, roman policier, farce picaresque et histoire d'amour.

«Echo déformé»

Pour Antonio Ungar, la dimension parodique était « indissociable du projet, à la fois pour le déréaliser et lui donner plus de forces. C'était un écho déformé, aussi, de toute une rhétorique politique parfois absurde, très commune en Amérique latine et en Colombie ». Car à sa manière, comme toutes les bonnes farces, *Trois cercueils blancs* est un roman intensément réaliste. Antonio Ungar a beaucoup lu, livres et journaux, il s'est



beaucoup documenté sur la violence politique latino-américaine. Mais pour n'en rien retenir, finalement, ne rien reproduire: « La recherche était une part du processus. Elle n'avait pas pour objectif d'incorporer anecdotes et faits tels quels dans le texte. » Les aventures de José Cantoná jusqu'au sommet (ou presque) de la fantasque République du Miranda sont celles d'une distance, d'un regard à la fois proche et lointain. « Ce que je raconte n'a rien d'imaginaire, ce ne sont que des éléments concrets recomposés dans une fiction », soutient l'auteur. Il y a de la Colombie (beaucoup), mais aussi de l'Équateur ou du Venezuela dans ce roman – une géographie et une chronologie réarrangées pour les besoins de l'intrigue. On y reconnaît tout, et rien de précis à la fois.

La distance, Antonio Ungar l'a également cultivée pendant l'écriture, au sens propre: « Je l'ai en grande partie rédigé quand j'habitais à Jaffa (en Israël, où il réside à nouveau, après être revenu vivre deux ans à Bogota), tout en effectuant de fréquents allers et retours en Colombie. Je crois que j'avais besoin de cet éloignement. En Colombie, je n'aurais pas pu écrire ce livre: la réalité aurait été trop

Extrait

« J'ai une vision, produit de la peur (et de la demi-bouteille de whisky que j'ai absorbée ce matin). Ma vision, c'est que nous sommes debout, l'un à côté de l'autre, le président Del Pito et votre narrateur et protagoniste. Nous sommes sur la Plaza Libertador, au centre de la capitale (...). Le Palais des Congrès est dans notre dos. Quelqu'un tire un coup

de feu en l'air, dans ma vision, dans mon rêve, ouvrant ainsi la course à la présidence. Nous partons ventre à terre (...). Après quelques pas, je me rends compte qu'un de mes lacets est attaché à l'autre. Et que le tout petit président ne court pas mais se propulse sur des patins à roulettes. »

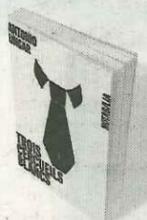
TROIS CERCUEILS BLANCS, PAGES 132-133

intense, trop difficile à supporter. » *Trois cercueils blancs* devait paraître juste avant les élections présidentielles de 2010. Reporté de quelques mois, il est mis en vente dans les librairies colombiennes en plein débailage médiatique sur la politique autoritaire du président sortant Alvaro Uribe et ses relations troubles avec les narcotrafiants. Les lecteurs y trouvent un écho dans la farce d'Antonio Ungar: « De ce point de vue, le livre est paru au bon moment », admet l'auteur avec un haussement d'épaules amusé. En dépit du grotesque et de la fantaisie du livre, en

effet, certains lecteurs décèlent une charge contre le gouvernement Uribe. Le romancier y gagnera quelques courriels et messages d'insultes et de menaces sur son compte Facebook. On lui reproche de ne pas choisir son camp, voire de faire le jeu de la guérilla.

Antonio Ungar en sourit, aujourd'hui, et s'en amuse même: chacun voit ce qu'il veut voir. Quand *Trois cercueils blancs* paraît en Espagne (où il reçoit le prix Heralde en 2010), les lecteurs espagnols, eux, y voient un reflet « de leur propre histoire nationale, celle de Franco – qui a en commun avec le dictateur de mon livre d'avoir été tout petit et très catholique ». En Allemagne, les critiques soulignent plutôt la dimension de fable politique, la longue digression sur le pouvoir. Le romancier, lui, n'a pas le sentiment d'avoir écrit un texte de dénonciation, ou une allégorie à programme. « De toute façon, admet-il avec une moue philosophe, il y a trop peu de lecteurs en Colombie pour qu'un livre change quoi que ce soit. Si la littérature a une influence, c'est en profondeur et de manière beaucoup plus lente et sourde. » Il est déjà passé à autre chose, un roman sur une secte millénariste après l'apocalypse. « Enfin, c'est ce qu'ils croient: c'est une affaire de paysage. » Cette fois-ci, pas un roman à clé. Pour l'instant. ■

Le politicien, le sosie et l'infirmière



LA PAROLE au sosie. *Trois cercueils blancs* joue en permanence sur le cliché littéraire et politique du double et de l'imposteur. José Cantoná n'est pas qu'un vivant hommage à tous les sosies des

rois et dictateurs de l'histoire. En dépit de sa perpétuelle ivresse (ou peut-être un peu grâce à elle), le prodige de la substitution, voire de l'incarnation, se produit. De fil en aiguille (« Une chose en a entraîné une autre », répète-t-il), José Cantoná devient Pedro Akira, lea-

der de l'opposition tout juste assassiné. Mieux, il trouve une forme de bonheur en cessant d'être lui-même. On le retrouve ainsi dans l'appartement du défunt, regardant ses DVD, écoutant sa musique, buvant son whisky et fumant sa marijuana – « heureux ». Et, comme dans le récit d'un divin miracle, Pedro Akira se mit à « parler par (sa) bouche ».

La grande habileté du roman repose sur la souplesse de sa narration et de son genre, indéfinissable. *Trois cercueils blancs* est une farce politique, mais aussi le récit d'une schizophrénie et d'une extase. D'une métamorphose opérée par l'amour d'Ada et de José. La romance entre le sosie et son infirmière

n'est pas qu'un détail croustillant. L'innocence du personnage principal, vrai candide, la rend crédible. Et progressivement, la farce perd en intensité au profit d'une narration plus grave, celle d'un dessillement par le cœur. Cantoná ne se contente pas de prendre la place d'Akira, il ouvre les yeux sur une réalité sociale et politique. Et Antonio Ungar réussit le même tour de passe-passe avec son lecteur. ■ N. C. A.

TROIS CERCUEILS BLANCS (*Tres ataúdes blancos*), d'Antonio Ungar, traduit de l'espagnol (Colombie) par Robert Amutio, Notabilia, 308 p., 18 €.